

PREMIER DIMANCHE DU CAREME B

Première lecture : Gn 9,8-15

Psaume responsorial : Ps 25(24)

Deuxième lecture : 1 P 3,18-22

Evangile : Mc 1,12-15.

Lutter pour vaincre, vaincre pour grandir

Pendant que le temps du Carême nous suggère de tourner résolument le dos au Temps de Noël après les quelques dimanches qui nous en séparent, l'Évangile du premier dimanche du Carême nous amène à redécouvrir certaines profondeurs du Mystère de l'Incarnation en nous révélant un aspect du sérieux de Noël. A Noël, le Verbe ne joue pas la comédie de prendre chair, et le Père fait à l'humanité un don complet de l'humanité du Fils. Le sérieux du Père se perçoit dans le fait qu'il entend faire vivre au Fils la condition humaine dans sa totalité, bien sûr, à l'exclusion du péché qui n'en fait pas partie originellement. C'est ainsi qu'après avoir exalté Jésus à son Baptême dans le Jourdain, en déclarant : *tu es mon Fils bien-aimé, tu as toute ma faveur* (Mc 1,11), le Père délègue l'Esprit pour conduire le Fils au désert. Bientôt la gloire du Baptême va contraster avec le dénuement du désert où Jésus devra *rester quarante jours, tenté par Satan, vivant parmi les bêtes sauvages*. Il est vrai qu'on avait vu des bêtes en sa compagnie à sa naissance à Bethléhem (cf. Lc 2,7), mais cette fois-ci, le cadre est différent, car à Bethléhem, il s'était agi d'animaux domestiques, mais ici, de bêtes sauvages. Cela revient à dire que le Père décide de faire croître le Fils dans les mêmes conditions où les hommes grandissent, c'est-à-dire, dans l'épreuve et la lutte.

La tradition sapientielle avait déjà enseigné que le père qui aime son fils doit le soumettre à l'épreuve pour assurer sa maturation à travers le combat de la vie. Le fils peut ne pas comprendre pourquoi le père le met à l'épreuve, mais s'il relève le défi, il en tirera de grands bénéfices pour sa solidité physique et spirituelle.

Dieu le Père fait cette même option pour son Fils Jésus de Nazareth. On ne peut même pas regretter que l'évangéliste Marc, à la différence des autres Synoptiques, ne rapporte pas les détails de la tentation, mais il suffit de savoir que Jésus se trouve devant Satan pour comprendre qu'il affronte, comme tout homme, la déchirante alternative entre le bien et le mal, la

soumission au Père ou la rébellion. Le Fils de Dieu vit à fond la condition humaine, jusqu'à la lisière du péché.

Essayons maintenant de mettre en lumière le profil de Jésus qui filtre à travers sa rude formation.

Jésus apparaît d'abord comme l'homme-type. Jésus représente ce premier homme appelé Adam qui, sorti des mains du Créateur en parfaites conditions, sans trop tarder perd la communion avec le Père en écoutant la voix de Satan déguisé en serpent. C'est le même Satan que Jésus rencontre au désert, qui lui propose une deuxième rébellion. En cela, Jésus est le Nouvel Adam. Mais cette fois-ci, sa lutte est victorieuse et annonce déjà la victoire finale qui se remportera sur le serpent dans la lutte eschatologique que décrit le Livre de l'Apocalypse au chapitre douzième. Jésus résume en lui l'humanité et son histoire, c'est vraiment lui l'Alpha et l'Oméga.

Jésus apparaît ensuite comme l'Israël-type. Israël, à peine élu de Yahvé, est conduit au désert où, pendant quarante ans, il connaît la faim, la soif et différents dangers, justement pour que, suite à sa résistance, Dieu lui parle au cœur et conclue avec lui, sur le Sinäi, l'Alliance qui fait de lui un peuple digne de ce nom.

Jésus enfin apparaît comme le Nouvel Israël. Le nouvel Israël, c'est l'Eglise. Fondée par son Incarnation, sa lutte au désert, sa mort sur le Golgotha et sa Résurrection, l'Eglise partage avec son Seigneur l'épreuve de la lutte contre le mal pour jouir avec lui de la victoire de sa Résurrection.

L'Eglise s'inscrit en droite ligne de la filiation de Jésus, le Fils du Père, celui en qui elle-même est fille, et elle modèle sa filiation sur celle de Jésus en acceptant du père comme de son Frère Jésus, la grâce des épreuves, des contrariétés et des difficultés pour la maturité de son témoignage apostolique. On pourrait imaginer à juste titre que Jésus, en venant dans le monde, a le droit d'être bien accueilli. Mais tel n'est pas le cas. Si donc, en naissant, Jésus rencontre la perverse jalousie d'Hérode ; si, dès le début de son ministère, il affronte Satan au désert, pourquoi l'Eglise se figurera-t-elle de devoir trouver pour son ministère des conditions idéales d'accueil et de bienveillance ? Ici, je ne recours pas à la sagesse humaine qui constate que le chemin de la vie est parsemé de difficultés ou que, comme on le dit, la vie elle-même est un combat. Je n'invite pas non plus à cultiver une attitude masochiste ou fataliste, mais, à l'exemple du Maître, l'Eglise doit accepter de fréquenter l'école de l'épreuve. Ceci, que le

missionnaire se le tienne pour dit, et qu'il ne s'attende pas toujours à porter la Bonne nouvelle à un peuple docile et naturellement perméable à l'Évangile. Que le chrétien le plus ordinaire se le tienne pour dit aussi, et qu'il ne s'avise pas se prélasser dans un palais de luxe pour adorer un Maître couronné d'épines. L'essence de notre être chrétien, c'est d'entrer dans le Mystère de la Mort et de la Résurrection du Christ. Liturgiquement, le Mystère en question se présente comme l'aboutissement du Temps du Carême et sa conclusion. Mais à son tour, la liturgie n'est seulement faite de rites et de célébrations, mais aussi du sacrifice de notre vie quotidienne. C'est l'occasion d'exhorter tous et chacun à engager la lutte de sa vie aux côtés de la lutte que Jésus mène pour notre vie, à travers son Mystère Pascal. Allons donc au désert avec Jésus, en pratiquant l'aumône, la prière, et le jeûne. Armons-nous, comme Jésus, de la Parole de Dieu, la seule force susceptible de vaincre Satan.